

PHILIPPE FOREST

PI YING XI

Théâtre d'ombres

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Romans

L'ENFANT ÉTERNEL, coll. « L'Infini », 1997. Prix Femina du premier roman (Folio n° 3115).

TOUTE LA NUIT, coll. « Blanche », 1999. Prix Grinzane Cavour 2007.

SARINAGARA, coll. « Blanche », 2004. Prix Décembre (Folio n° 4361).

LE NOUVEL AMOUR, coll. « Blanche », 2007 (Folio n° 4829).

LE SIÈCLE DES NUAGES, coll. « Blanche », 2010. Grand Prix littéraire de l'Aéro-Club de France, Grand Prix littéraire de l'Académie de Bretagne et des Pays de la Loire (Folio n° 5364).

LE CHAT DE SCHRÖDINGER, coll. « Blanche », 2013 (Folio n° 5851).

CRUE, coll. « Blanche », 2016. Prix de la Langue française, prix Franz Hessel (Folio n° 6404).

L'OUBLI, coll. « Blanche », 2018 (Folio n° 6682).

JE RESTE ROI DE MES CHAGRINS, coll. « Blanche », 2019.

Essais

RAYMOND HAINS, UNS ROMANS, coll. « Art et Artistes », 2004.

TOUS LES ENFANTS SAUF UN, coll. « Blanche », 2007 (Folio n° 4775).

ARAKI ENFIN. L'homme qui ne vécut que pour aimer, coll. « Art et Artistes », 2008.

ARAGON, coll. « NRF Biographies », 2015. Prix *Lire* de la meilleure biographie, prix François Billeldoux, Goncourt de la Biographie de l'Académie française.

L'UNIVERSITÉ EN PREMIÈRE LIGNE. À l'heure de la dictature numérique, coll. « Tracts », 2020.

ÉLOGE DE L'APLOMB et autres textes sur l'art et la peinture, coll. « Art et Artistes », 2020.

NAPOLÉON. La fin et le commencement, coll. « L'esprit de la cité », 2020.

Aux Éditions Cécile Defaut

LA BEAUTÉ DU CONTRESENS ET AUTRES ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE JAPONAISE, Allaphbed 1, 2005.

Suite des œuvres de Philippe Forest en fin de volume

PI YING XI

PHILIPPE FOREST

PI YING XI

THÉÂTRE D'OMBRES

roman

nrf

GALLIMARD

L'empereur Wu-di (140-87 avant J.-C.) aurait été très abattu par la mort d'une de ses concubines préférées, Dame Li (certains ouvrages disent qu'il s'agissait de Dame Wang, mais peu importe). Taoïste de la province orientale du Shangong, province qui restera célèbre pour avoir donné naissance à Confucius et à nombre de magiciens et de brigands, Shaowong vint à la cour, prétendant qu'il était capable de faire réapparaître le fantôme de Dame Li sur un écran. Ce serait là l'origine du théâtre d'ombres [Pi Ying Xi], ce que l'Occident allait connaître au XVIII^e siècle sous le nom d'ombres chinoises.

Jacques PIMPANEAU,
*Des poupées à l'ombre. Le théâtre d'ombres
et de poupées en Chine, 1977*

PROLOGUE

Un message.

Qu'attend-on d'autre de la vie ?

Sinon qu'un jour elle nous fasse un signe.

Dépêché par le hasard.

Quelqu'un appelait à l'aide.

Un petit bout de papier plié en quatre.

Il était contenu dans un biscuit auquel, avec un peu d'imagination, on aurait pu trouver une vague forme de coquillage.

De ces coquillages que l'on porte à l'oreille afin d'entendre le bruit qu'y fait la mer au loin ou que les courants déposent sur le sable du rivage.

J'ai sorti le papier du gâteau en miettes et j'ai lu les mots qui étaient inscrits dessus.

« Au secours ! disait le message. Je suis prisonnière dans le quartier chinois. »

UN MESSAGE DANS UN BISCUIT

En France, peu de restaurants asiatiques servent encore des *fortune cookies* au moment du dessert. La mode est passée, je crois. Depuis longtemps, on les a remplacés par ces minuscules coupes de mauvais alcool de riz au fond desquelles on découvre la silhouette, se révélant à mesure que l'on vide sa tasse, d'une jeune femme en petite tenue ou bien totalement dévêtue. Tout cela n'a d'ailleurs rien de très chinois. Et pour cause : les *fortune cookies*, dit-on, sont nés il y a un siècle sur le sol américain. Je ne sais pas même quel nom on leur donne en français. Je doute qu'ils en aient un en chinois. L'idée serait sortie du cerveau d'un cuisinier exerçant son art dans un établissement situé sur la côte ouest des États-Unis et désireux d'accompagner l'addition – pour mieux la faire passer – d'une friandise offerte à ses clients et susceptible de se substituer aux plats sucrés que sa carte ne proposait pas. L'habitude s'est répandue. On s'est mis à fabriquer industriellement des centaines de milliers de biscuits bientôt commercialisés dans le monde entier. Au point que, quelques décennies plus tard, par un juste retour des choses, on en exportait dans toute l'Asie et jusqu'en Chine.

Le mérite, bien entendu, n'en revient pas au biscuit lui-même – dont les qualités gustatives restent plutôt douteuses. Le coup de génie fut d'y glisser un petit papier plié où figure une maxime, une prophétie, un oracle. Même si on laisse dans l'assiette, sans y toucher, la médiocre confiserie en forme de petit chausson creux que l'on vient de rompre en deux, il est difficile de résister à la tentation de lire les mots qu'elle contient et que le sort vous a réservés. Le gâteau compte moins que le message qu'il vous adresse. Au point que le second fait désormais oublier le premier.

On trouve de tout : des citations très apocryphes de Confucius, de Lao-tseu ou même de Mao Zedong et maintenant de Xi Jinping, des aphorismes plus ou moins philosophiques, des slogans publicitaires, des plaisanteries légères, des conseils pratiques, des prédictions. Mais quoi que disent ces messages, ils ont tous l'apparence d'avertissements mystérieux personnellement destinés à celui qui les découvre.

Nul, naturellement, n'est censé prêter à tout cela beaucoup d'importance. Pas plus qu'à son horoscope que l'on ne peut pourtant pas s'empêcher de lire du coin de l'œil lorsqu'on le découvre dans le journal. Sans y croire. Tout en y croyant pourtant. Un peu, en tout cas. Quand même. Disons : d'une

certaine manière. Précisément comme, moi-même, sans y croire tout à fait, je ne pouvais pas ne pas croire un peu à la petite phrase que le hasard – ou bien le destin – m’avait mise sous le nez et qui me prévenait qu’une jeune femme en détresse, tenue prisonnière quelque part dans le quartier chinois et peut-être entre les murs du restaurant même où ce message m’était parvenu, m’appelait à l’aide.

Les civilisations de l’Orient passent pour plus expertes que la nôtre en matière de mystère. Disons que l’on fait d’autant plus crédit à une superstition qu’elle nous vient de plus loin et qu’ainsi elle nous compromet moins. Tel est le charme fort suspect de l’exotisme. Il nous conduit à accorder quelque dignité à n’importe quelle croyance venue d’ailleurs qui, si elle était née chez nous, prêterait plutôt à sourire. L’esprit critique suspend son jugement dès lors qu’il s’applique au-delà de nos frontières. Les astres nous semblent mériter davantage notre confiance si c’est en chinois que nous parlent leurs présages.

Quand il s’agit de divination, la plupart des pratiques qui autrefois avaient cours en Europe se sont perdues ou bien ne survivent plus que de façon fort folklorique. Mais, en Chine, où, en dépit de la lutte menée par le régime communiste contre toutes les formes de superstition, l’art de lire les signes a conservé ses antiques lettres de noblesse, on interroge toujours, m’a-t-on dit, le Yi-king, le légendaire « Livre des mutations », dont les soixante-quatre hexagrammes, formés de lignes pleines ou brisées, yin ou bien yang, yang ou bien yin, livrent la réponse – certes inintelligible – à toutes les

questions que chacun est susceptible de se poser au sujet de son existence.

Et il ne s'agit là que d'un exemple parmi beaucoup d'autres. Tous ne sont pas aussi prestigieux que celui que je viens de citer. N'importe quel voyage en Asie en fournit la preuve très tangible aux touristes. Un temple, quelle que soit la confession à laquelle il appartient, n'apparaît que très secondairement au visiteur comme un haut lieu de méditation et de spiritualité. On a plutôt l'impression d'avoir mis les pieds sur un marché où il se fait commerce de gris-gris, amulettes et talismans, de bâtons d'encens, de thé, de tisane, d'herbes médicinales aux propriétés improbables. Des diseurs de bonne aventure attendent le client à quelques pas des autels où trônent de grosses idoles dorées, clinquantes et grotesques au pied desquelles repose l'offrande apportée par les fidèles de quelques fleurs et de quelques fruits. Tout cela évoquant irrésistiblement, pour le voyageur occidental se rendant pour la première fois dans le pays, la décoration très kitsch qui est de mise dans la plupart des restaurants asiatiques dont il a l'habitude et où se pavanent des bouddhas chinois en toc qui étincellent sous la lumière des néons. Les restaurants ressemblent à des temples. À moins que ce ne soit le contraire, naturellement. On finit par ne plus trop savoir.

Qu'une jeune femme en péril m'appelle à l'aide en me faisant parvenir un message caché dans un biscuit servi en guise de dessert dans un restaurant chinois du treizième arrondissement de Paris, j'aurais été très idiot de le penser. Voire : un peu fou. Mais, dans le cas présent, j'avais d'autant moins de raisons de me laisser prendre à une pareille histoire que je la connaissais déjà – et depuis toujours. Je me rappelais très précisément l'avoir lue enfant dans une bande dessinée. Un « comics » consacré aux aventures de Batman. Pour employer le mot américain dont, en France, à l'époque, personne ne faisait encore usage. Bien avant que le cinéma hollywoodien ne mette les super-héros costumés à la mode.

L'histoire racontait comment, ayant quitté temporairement Gotham City, le justicier masqué dîne dans un restaurant chinois de San Francisco et tombe sur un *fortune cookie* contenant ce même appel à l'aide que j'avais trouvé dans le mien. Interrogé, le serveur lui déclare avec un sourire énigmatique – le sourire d'un Chinois est toujours énigmatique – qu'il s'agit là seulement d'une vieille plaisanterie, d'ailleurs très connue, qu'aucune personne raisonnable – fût-elle déguisée en chauve-souris – n'est censée prendre au sérieux. Naturellement, en dépit de l'explication que l'on vient de donner au héros, le message est authentique. Une jeune femme a utilisé ce subterfuge afin de lui faire passer son appel à l'aide. Elle a été kidnappée, on la tient prisonnière. Elle est l'otage de la mafia chinoise qui veut ainsi l'empêcher de dénoncer ses agissements criminels. Ce que va, bien entendu, comprendre Batman qui, remontant la piste passant par Chinatown, ne manquera pas de délivrer la jeune femme et de mettre un

terme aux agissements coupables de ses ravisseurs – comme le raconte la suite de l’histoire.

La suite de l’histoire telle que je l’imagine. Car je n’en ai gardé aucun souvenir. Tandis que je conserve très précisément en mémoire la première planche de la bande dessinée, celle qui a pour décor le restaurant chinois où le récit débute. Sans que je m’explique pourquoi. Puisque cet épisode ne comporte rien de vraiment notable par rapport aux dizaines d’autres que j’ai également lus à l’époque très lointaine dont je parle et qui est vieille maintenant de près d’un demi-siècle ; quand, petit garçon, je passais des heures entières plongé dans la collection complète des « comics » – je ne les appelais pas ainsi – qui encombraient ma chambre et s’étaient sur mon lit.

Je me méfie de la mémoire. Particulièrement de la mienne. J’oublie peu. Mais le problème est ailleurs. Je rêve, j’imagine. Et, sans en avoir conscience, je me persuade assez vite que ce que j’ai ainsi inventé m’est effectivement arrivé. On appelle cela : des « faux souvenirs ». Toute la difficulté vient de ce qu’il est si compliqué de les distinguer des vrais. Ils se confondent. Le phénomène du « déjà-vu » ne s’explique pas autrement. Un événement survient et, à la condition de ne pas être doué d’un esprit trop rationnel, l’on se convainc aussitôt qu’il s’était produit déjà dans un passé très ancien.

Le plus souvent : sous l'apparence d'un rêve ou d'une sorte de prémonition à laquelle on n'avait pas prêté, sur le coup, assez d'attention mais qui – maintenant que l'on se rappelle soudain, que l'on croit soudain se rappeler – acquiert rétrospectivement une surnaturelle valeur de présage que le présent vient vérifier.

L'histoire de l'appel au secours lancé par une jeune femme en détresse et contenu dans un *fortune cookie*, je l'avais peut-être lue enfant dans une bande dessinée, l'ayant oubliée depuis, et elle m'était revenue lorsque le message en question s'était retrouvé sous mes yeux cinquante ans plus tard. Comme sous l'effet d'une sorte de madeleine chinoise, si l'on veut, me rendant un passé dont j'avais absolument perdu la notion. Mais rien n'était moins sûr, en réalité. Peut-être mon esprit, devant le message que j'avais découvert, s'était-il spontanément mis à façonner une petite fable que j'avais immédiatement tenue pour vraie mais qui ne l'était sans doute pas. Elle reliait le moment présent à un autre situé dans un passé si lointain qu'il en devenait presque légendaire – et il l'était pour la très bonne et suffisante raison que ce passé, selon toute probabilité, je venais tout juste de l'imaginer. Ce qui d'ailleurs n'expliquait rien – ou du moins : pas grand-chose. Car cette hypothèse, il est vrai, ne disait pas pourquoi ce « faux souvenir » que vraisemblablement je venais d'inventer avait pris l'apparence d'un récit figurant dans un vieux journal illustré qui, selon toute probabilité, n'avait lui-même jamais existé.

— Vous avez vu ?

Lorsqu'elle m'a apporté l'addition, j'ai montré à la serveuse le message que j'avais découvert dans le biscuit. Elle a étouffé un petit rire derrière sa main. Avec ce geste que j'ai souvent vu aux Japonaises – qui considèrent comme très impoli voire presque obscène d'exhiber leurs dents –, geste qui, après tout, est peut-être de mise dans toute l'Asie. Elle n'avait aucune raison d'être japonaise. J'ignorais si elle était chinoise. Elle pouvait être vietnamienne ou cambodgienne aussi bien. Vu son très jeune âge, fort probablement, elle était aussi française que vous ou moi. Née dans le quartier. De parents qui peut-être avaient également vu le jour dans le pays ou qui s'y étaient installés il y a si longtemps que cela revenait au même. Ce que contenaient les plats n'était pas son affaire. Elle allait les chercher en cuisine, se contentant d'exécuter les consignes que lui donnaient les propriétaires du restaurant, certainement des membres de sa famille, pour lesquels elle travaillait et dont, à sa manière, elle se trouvait, si l'on veut, la prisonnière plus ou moins consentante. Contrainte de servir du riz, des rouleaux de printemps, des pâtés impériaux ou du canard laqué afin de gagner le maigre salaire, l'argent de poche, qui lui était indispensable tandis qu'elle poursuivait ses études et rêvait à une autre vie.

Je l'observais depuis que j'avais passé ma commande. Elle attendait dans son coin que les assiettes soient prêtes pour les

apporter sur les tables et, dans les répit que lui laissait son service, tapait frénétiquement de ses deux pouces sur le clavier de son téléphone portable. Si elle avait été prisonnière, jamais elle n'aurait espéré son salut d'un hypothétique client alerté sur son sort par un bout de papier glissé dans un biscuit quand tellement d'autres moyens meilleurs, plus modernes, davantage à la mode et mieux à son goût, s'offraient à elle de trouver un chevalier servant plus flamboyant, et surtout plus jeune et plus fortuné que ceux qui fréquentaient son établissement, et mieux à même de lui assurer l'existence à laquelle, comme toutes les jeunes filles de son âge, elle aspirait légitimement.

« Au secours ! Je suis prisonnière dans le quartier chinois. »

Je n'ai pas voulu la mettre dans l'embarras. J'ai souri aussi comme s'il s'agissait seulement d'une plaisanterie. Je n'ai pas insisté. J'ai payé et je suis parti. À supposer même que le message fût authentique, ce dont j'avais bien évidemment toutes les raisons de douter, rien n'indiquait que la jeune femme en détresse qui appelait à l'aide se trouvait précisément prisonnière du restaurant chinois où le *fortune cookie* en question avait atterri dans mon assiette – et encore moins qu'il s'agissait justement de la jeune serveuse qui me l'avait apporté avec le café et à laquelle, sans trop de succès, je m'étais adressé. Le papier disait « le quartier chinois » mais il ne disait pas où et il ne précisait pas lequel. De par le monde, chaque grande ville a le sien. Autant chercher, selon l'expression consacrée, une aiguille dans une botte de foin. Il aurait fallu remonter la piste comme l'avait fait le héros du comics

dont je parlais. Mais je manquais des moyens qui étaient les siens. Je ne disposais même pas – et c'était sans doute préférable – de son costume. Et surtout j'avais assez gardé le sens des réalités et celui du ridicule pour ne pas me lancer dans une enquête semblable à celle que, malgré moi, j'avais cependant commencé à imaginer.

Le plus raisonnable était de tenir toute l'affaire pour un canular sans aucune conséquence sérieuse. *A hoax*, comme on dit désormais en anglais pour désigner tous ces modernes messages mensongers qui circulent sur Internet et qui appâtent les gens crédules à l'aide de fausses menaces ou de promesses creuses. On vous signale qu'un virus a infecté votre ordinateur et qu'il détruira vos données – ou qu'il les communiquera, surtout les plus compromettantes, à tous vos correspondants – à moins que vous ne versiez immédiatement la somme demandée sur le compte du pirate anonyme. On vous informe qu'un généreux mécène dont vous n'aviez jamais entendu parler ou qu'une improbable loterie à laquelle vous n'aviez jamais joué veulent vous virer un pactole de plusieurs millions de dollars – à la simple condition que vous leur communiquiez vos références bancaires afin de permettre l'opération. Ou bien, et cela ressemblait davantage à ce qui venait de m'arriver et au message que j'avais trouvé : un appel à l'aide vous parvient d'une personne que vous connaissez vaguement, de loin – mais qui,

étrangement, car cela ne lui ressemble pas, vous tutoie très familièrement et commet deux ou trois fautes d'orthographe par phrase. Elle se trouve à l'étranger, on lui a dérobé son portefeuille, ses papiers, son téléphone, elle a besoin de toute urgence que vous lui fassiez parvenir l'argent indispensable pour qu'elle se sorte de ce mauvais pas.

Il doit exister des personnes pour tomber dans le panneau. Sinon, nul ne se donnerait la peine de monter de pareilles escroqueries dont l'efficacité et la rentabilité restent vraisemblablement très relatives et assez aléatoires. Une fois sur mille ? Mais cela suffit. D'ailleurs, cela n'est même pas nécessaire. Car le pur plaisir de nuire, de tromper constitue, pour certains, une récompense suffisante. Ils en tirent une petite jouissance perverse qui les dispense de toute autre forme de gratification.

À l'époque où ma fille était sur le point de mourir, j'ai trouvé dans ma vieille boîte aux lettres – cela se passait avant l'ère d'Internet – un de ces courriers appartenant à ce que l'on appelait, au siècle dernier, des « chaînes postales ». Quelqu'un – bien sûr, je n'ai jamais su qui, peut-être ne me connaissait-il pas et il avait pris mon nom et mon adresse au hasard dans le bottin téléphonique – m'ordonnait de recopier en dix exemplaires le message que j'avais trouvé dans l'enveloppe et de le transmettre anonymement à dix personnes de mon choix afin de propager le témoignage spirituel, indispensable au salut de l'humanité, qu'il contenait et dont j'ai tout oublié sinon qu'il promettait pour bientôt la fin du monde et le glorieux retour de Dieu sur la Terre. Mais, avec un luxe

incroyable de précisions glaçantes, détaillant des drames tous plus terribles les uns que les autres, la lettre faisait surtout état des horribles catastrophes s'étant abattues sur tous les impies qui avaient brisé la chaîne en refusant de se soumettre au commandement reçu : ils avaient tout perdu, avaient fini dans la misère, avaient vu leurs proches décimés par de mystérieuses maladies et d'incompréhensibles accidents.

Naturellement, j'ai jeté le papier à la corbeille. Il m'était déjà arrivé, à deux ou trois reprises, de tomber sur de pareils courriers dans le passé mais, vu ce qu'était alors devenue ma vie, je l'ai fait avec un profond sentiment de malaise – et aussi, s'ajoutant à ce sentiment, de honte pour le trouble idiot, la crainte imbécile que malgré moi je ne pouvais pas m'empêcher d'éprouver à l'idée des conséquences possibles de mon geste.

Quand de telles choses arrivent, on a beau ne pas y croire, on ne peut s'empêcher de se demander pourtant : et si c'était vrai ? Le message innocent que j'avais trouvé dans le *fortune cookie* n'avait rien d'aussi malveillant que ceux que je viens d'évoquer. Il s'agissait simplement d'une plaisanterie. Il ne procédait d'aucune intention de nuire à son destinataire. Mais il tournait dans ma tête. J'avais glissé le papier dans ma poche et je l'ai emporté chez moi. Je voulais en avoir le cœur net.

Naturellement, je n'avais aucune intention de me lancer dans une véritable enquête relative aux hypothétiques enlèvements perpétrés dans le quartier chinois de Paris – rumeur dont j'ai cependant découvert qu'elle courait avec quelques autres, toutes aussi délirantes, se répandant sur le compte du treizième arrondissement et de ses habitants. Mais j'avais envie de savoir au moins si la bande dessinée que je me rappelais – que je croyais me rappeler – n'était pas le produit de ma seule imagination.

J'ai cherché. Et j'ai trouvé. Elle existait bel et bien. Il s'agissait du numéro 383 de *Detective Comics*, publié aux États-Unis en 1969 et qui avait dû être traduit en France un peu plus tard. J'avais donc un peu moins de dix ans à l'époque. Le souvenir que j'en gardais était fidèle pour l'essentiel. Même si, dans le détail, il ne correspondait pas tout à fait. Le graphisme était plus moderne, plus réaliste que celui que j'avais en tête – me rappelant, croyant me rappeler celui, plus naïf, qui datait de la première période du magazine, de son âge héroïque. La scène se situait à Gotham City et pas à San Francisco. Batman était accompagné de Robin. C'était son jeune compagnon qui remontait la piste et délivrait la jeune femme qui avait ainsi appelé à l'aide. Mais elle était de mêche avec la mafia. Il s'agissait d'un piège tendu aux deux héros et dans lequel, naïvement, ils s'étaient jetés tête baissée. Ce qui ne les empêchait pas de régler leur compte aux prétendus ravisseurs, des criminels spécialisés dans le trafic des perles venues d'Asie et qu'ils faisaient passer, à l'insu de

la douane, en les dissimulant dans les *fortune cookies* dont le commerce leur servait de couverture.

Internet a avantageusement remplacé tous les oracles que l'on interrogeait autrefois. J'avais tapé deux ou trois mots sur un moteur de recherche et, au bout de quelques minutes, trouvé l'information que je cherchais. J'aurais dû m'arrêter là. Si la tentation n'avait été trop forte. On se laisse prendre au jeu. Chaque site sur lequel on tombe vous renvoie vers un autre. Trois heures avaient passé et je me tenais toujours, au beau milieu de la nuit, devant mon écran, ayant oublié les deux tiers de ce que j'avais lu et qui concernait à la fois l'histoire des comics et de leurs traductions en France, les aventures de Batman et de Robin, la tradition des *fortune cookies*, les restaurants asiatiques installés en Europe et aux États-Unis, le Triangle de Choisy qui passe pour le Chinatown de Paris, la civilisation orientale et les superstitions qui lui sont propres.

Toute réponse que la machine vous apporte suscite aussitôt des dizaines de questions nouvelles qui, dès qu'elles sont résolues, en soulèvent des centaines d'autres à leur tour. On erre à l'intérieur d'une sorte de palais des glaces où chaque miroir multiplie les images, un dédale immatériel au sein duquel toute piste suivie bifurque un nombre incalculable de fois, vous entraînant dans une direction ou bien dans une autre sans que l'on sache comment rebrousser chemin, tournant en rond sans plus savoir comment sortir du piège à l'intérieur duquel, de soi-même, on s'est, imprudemment,

aventuré. Un labyrinthe tout à fait comparable à celui auquel ressemble le monde dès lors que l'on choisit stupidement d'y découvrir partout des signes qui vous indiquent la voie vers la solution d'une énigme dont on ne sait pas très bien en quoi elle consiste et qui, certainement, n'en comporte aucune.

DANS LE QUARTIER CHINOIS

J'avoue aimer – pas vous ? – le charme un peu désuet de ces récits où l'auteur s'adresse à son lecteur comme s'il renouait avec lui le fil, à peine interrompu, d'une vieille conversation familière. Il le prend par le bras et, avec lui, il part en promenade dans un quartier ou un autre de la ville où il habite, qu'il lui fait visiter et dont il lui raconte les histoires.

Si vous me suivez, je vous montrerai à Paris un endroit dont je doute que les guides touristiques le signalent et que, fort probablement, vous ignorez. On peut passer devant des dizaines de fois sans même s'apercevoir de son existence. Je parle en connaissance de cause. Il m'a fallu des mois avant que l'idée ne me traverse la tête de prendre les escaliers mécaniques, souvent en dérangement, que l'on aperçoit rue de Tolbiac, juste en face des bâtiments de la faculté où s'enseignent l'économie et la gestion. On se dit qu'ils ne mènent nulle part sinon vers les grandes tours d'habitation dont les silhouettes assez sinistres surplombent le quartier et dans lesquelles, si l'on n'y loge pas, on n'a aucune raison de se rendre.

Le quartier a été construit au début des années 1970 à l'époque où, sous Pompidou, les pouvoirs publics rêvaient de transformer le treizième arrondissement de Paris en une sorte de nouveau Manhattan digne de rivaliser avec son modèle américain. On dit : la « dalle » car il a été érigé en surplomb d'une ancienne gare et des lignes ferroviaires qui y conduisaient. Il tire son nom de l'hommage que ses concepteurs ont souhaité étrangement rendre aux jeux Olympiques. Les bâtiments ont été baptisés d'après certaines des cités où ils se sont déroulés – Athènes, Helsinki ou Tôkyô – et ses deux rues souterraines doivent leur appellation à deux disciplines, le disque et le javelot, aussi anciennes que l'antique site grec où naquit, dit-on, la compétition. L'idée, je pense, était de célébrer les activités physiques et sportives sous toutes leurs formes et l'ensemble devait d'ailleurs abriter un monumental complexe avec stade, piscine et patinoire dont ne subsiste plus, je crois, qu'un pauvre petit gymnase polyvalent.

L'objectif affiché par les promoteurs consistait à édifier, dans l'un des quartiers périphériques de la capitale, une sorte de cité idéale destinée à exalter la modernité de la République néogaullienne et vouée au bonheur – ou du moins : au bien-être – de ses habitants. Bien sûr, on a un peu de peine à le croire aujourd'hui. Les travaux ont été laissés inachevés. Une autre conception de l'urbanisme s'était imposée avant même que le projet ait été mené à son terme. Et depuis, l'ensemble a terriblement vieilli. Si bien que l'on se demande qui, sauf si la modestie de ses moyens l'y oblige, aurait envie d'y vivre.

Voulez-vous savoir ce qui, il y a une quinzaine d'années, m'a fait acheter un tout petit appartement dans le treizième arrondissement de Paris ? Si j'en avais eu une idée, je vous le dirais volontiers. Mais j'ignore ce qui m'a mené là. Ce fut l'effet du hasard. Sauf que, si l'on croit aux signes, le hasard n'existe pas. Il n'est que le nom que l'on donne à l'inflexible logique qui, à l'insu de tous, détermine le cours que suit chaque vie. J'ai toujours été fasciné par l'espèce de fatalité qui, au cours d'une existence, sans que l'on sache précisément pourquoi, vous fait élire domicile en un point de la planète plutôt qu'en un autre. Quand il y aurait mille raisons meilleures de s'installer plus loin, d'y faire ou d'y refaire sa vie, se posant n'importe où puisqu'un logis où l'on s'arrête vaut autant – ou aussi peu – que le suivant et que l'on ne l'occupe jamais, au bout du compte, qu'à titre très transitoire.

Dans mon cas, les choses étaient arrivées ainsi. J'étais né, j'avais grandi à Paris. Puis j'étais parti pour l'étranger. De retour en France, j'avais vécu en province. Je ne dis rien de circonstances personnelles – dont la principale fut la mort de ma fille – qui ont joué leur rôle et qui ne regardent que moi. Mais, indépendamment de celles-ci, la conviction avait ensuite grandi dans ma tête : j'avais largement dépassé désormais le milieu du chemin de ma vie et il était grand temps

pour moi, maintenant, pensais-je, de rentrer chez moi. « Chez moi » : c'était beaucoup dire. Pour le moins, mon absence – qui, au total, avait duré vingt ans – était restée inaperçue. Personne ne m'attendait à Paris. Je ne vois pas à qui j'aurais manqué. J'avais depuis longtemps coupé tous les ponts avec ma vie d'avant. Et je n'avais aucune intention de renouer avec qui que ce soit. Des quelques appartements que mes parents, au faîte de leur faste, avaient autrefois possédés dans la capitale, dans lesquels il était arrivé à mes frères et sœurs ou à moi de loger plus ou moins durablement et qu'ils avaient tous vendus les uns après les autres, il n'en restait plus un seul dont j'aurais pu faire mon adresse.

Si j'avais été plus malin, naturellement, j'aurais économisé de quoi acheter depuis longtemps. C'est ainsi que font les gens. Mais, en la matière, ma seule expérience s'était révélée un assez pitoyable fiasco qui m'avait dissuadé de tenter ma chance une seconde fois. À l'époque où je gagnais ma vie en Angleterre, j'avais fait l'acquisition d'un petit domicile situé au premier étage d'une modeste mais très élégante, « *so british* ! », demeure victorienne à Kilburn – c'est-à-dire dans l'ancien quartier irlandais de Londres qu'habitent aujourd'hui surtout des Indiens ou des Pakistanais. Quand, ma fille malade, il m'avait fallu revenir en France, je l'avais revendu dans la précipitation et au pire moment : les cours de l'immobilier et ceux de la livre sterling étaient tombés au plus bas. J'avais juste récupéré de quoi rembourser mon emprunt – mon *mortgage* comme on dit en Grande-Bretagne. Il ne me restait presque rien. Et le peu que j'avais encore en poche, une fois converti en francs, cela se passait avant l'ère de

PHILIPPE FOREST

Pi Ying Xi

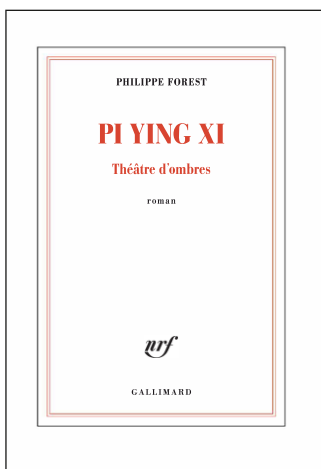
Théâtre d'ombres

La légende raconte comment un mage, autrefois, parvint à consoler un peu l'empereur du chagrin profond où l'avait laissé la mort de la femme qu'il aimait. Dans l'obscurité, il fit apparaître sous ses yeux la silhouette de la belle courtisane disparue. Ainsi naquit l'art du « *Pi Ying Xi* », auquel, en Occident, nous donnons le nom d'« ombres chinoises » et dont la tradition se perpétue jusqu'à aujourd'hui. Car chacun d'entre nous, dans la nuit où il vit, cherche à retrouver l'ombre de ce qu'il a perdu. Un message mystérieux, parfois, nous met à notre insu sur la piste. Le monde se métamorphose alors en un labyrinthe au sein duquel se multiplient les signes et où tout prend un air étrange de « déjà-vu ».

Un jour, dans le quartier chinois de la capitale européenne où il s'est installé, un homme reçoit un énigmatique appel à l'aide qui, sans qu'il sache pourquoi, va le conduire à l'autre bout de la planète, du côté de Shanghai, de Nanjing et de Beijing. Dans cette Chine qu'il découvre, qu'il ne connaît pas, qu'il ne comprend pas, tout lui parle pourtant de ce que, jadis, il a lui-même vécu et qui, singulièrement, se met ainsi à exister pour la seconde fois.

Sous la forme d'une fable semblable à celles que proposaient ses romans les plus récents — *Le chat de Schrödinger* ou *L'oubli* —, Philippe Forest renoue avec l'inspiration de ses premiers livres — *L'enfant éternel* et surtout *Sarinagara* — pour lesquels, il y a une vingtaine d'années, il a été salué comme l'un des principaux écrivains français d'aujourd'hui. Entraînant le lecteur vers une Chine rêvée où le présent se mêle au passé, lâchant la proie pour l'ombre — comme le voulait un poète —, il donne une suite à ce long roman de désir et de deuil que compose son œuvre.

Romancier et essayiste, Philippe Forest est notamment l'auteur de L'enfant éternel (prix Femina du premier roman), Sarinagara (prix Décembre) et Crue (prix de la Langue française).



Pi Ying Xi

Philippe Forest

Cette édition électronique du livre
Pi Ying Xi de Philippe Forest
a été réalisée le 23 novembre 2021 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072951930 – Numéro d'édition : 397490).
Code Sodis : U39360 – ISBN : 9782072951947.
Numéro d'édition : 397491.